

apparentes (ou, du moins, moins difficiles à admettre). L'image du "nain et du géant" (fournie par mon ami Pierre) a continué à me hanter. Derrière cette image, je crois déceler un archétype d'une force considérable, qui serait comme l'ombre, ou une des ombres, de la répression subie dans la petite enfance. Son rôle serait celui d'un exutoire, et d'une compensation, à la répression de la force créatrice, répression depuis longtemps intériorisée en cette "conviction inexprimée d'impuissance"... Dans cet archétype pressenti, je crois sentir un puissant moteur d'actes de violence gratuite, frappant celui perçu comme "géant", comme porteur d'une force intacte - actes se déclenchant sans "cause" autre que celle seulement d'une **occasion propice**, quand le risque encouru paraît nul, ou minime.

Peut-être en ai-je déjà trop dit, alors que par ces lignes je viens tout juste d'effleurer une intuition ténue et insistante, me signalant un travail qui doit se faire, et qui reste devant moi. Pour ce travail, l'Enterrement est un des matériaux seulement, avec bien d'autres qui me viennent de ma vie dite "privée". Ce n'est pas ici le lieu de le poursuivre ou seulement de l'aborder. Sa place n'est pas dans des notes destinées à être publiées.

18.7.4. (4) Le paradis perdu (2)

Note 182 (4 avril) Dans cette rétrospective promise, de ce que ma réflexion m'a enseigné sur autrui, ma pensée, comme malgré moi, revient avec insistance à ma propre personne. C'est là pour moi un bon signe - le signe du fort besoin en moi de revenir à ce qui est essentiel. C'est de la connaissance de moi-même que me vient, par surcroît, une compréhension d'autrui, et non l'inverse. Et plus d'une fois depuis qu'il m'arrive de méditer, le souci de "comprendre autrui" a été le moyen d'une diversion dans la tâche essentielle, celle de faire connaissance de moi-même.

Avant de revenir à moi-même de façon délibérée (et à l'encontre de mon impatience d'en arriver au fameux "point final" !), je voudrais inclure encore un témoignage qui m'est parvenu dernièrement, concernant mon ami Pierre. C'est le seul témoignage de son espèce dont j'aie eu connaissance, depuis mon départ de la scène mathématique. Il donne de mon ami un éclairage très différent de ceux qui me sont connus par ailleurs. Cela me rappelle aussi à nouveau, fort opportunément, que la réalité est plus complexe constamment et plus riche, que les images que je peux essayer de m'en faire cahin-caha¹⁰²⁵(*)).

Le témoignage en question n'est pas direct. Il s'agit des impressions d'une rencontre (plus ou moins fortuite) d'un mathématicien étranger avec Deligne, dont ce collègue a parlé (à chaud encore, je présume) à mon correspondant, lequel m'en a transmis le récit dans une lettre. Avec l'autorisation de mon correspondant et du collègue (que j'appelle "Z" dans la suite) qui lui a fait le récit, je donne ici la traduction de la partie de la lettre concernant cette rencontre. Mon correspondant suppose que la scène doit se situer dans l'année 1981. (NB c'est aussi l'année du Colloque Pervers, colloque dont il n'avait pas été question d'ailleurs entre mon correspondant et moi.)

◇ "... Un jour Z. était allé à Bures pour une conférence, et s'est retrouvé là dans une pièce ["la salle du thé" à l' IHES, visiblement] où on servait le thé, et où il y avait beaucoup de mathématiciens. Voilà que la porte s'ouvre et que Deligne entre dans la pièce. Monsieur Z. raconte la scène de façon assez vivante : il avait l'air flapi, les bras ballants, on sentait autour de lui un certain isolement. Tous les autres avaient l'air de le regarder fixement, un peu comme l'oiseau rare, sans

¹⁰²⁵(*) Je n'entends nullement suggérer par là que l'effort qu'on fait (et que je fais moi-même constamment) de se faire une image de la réalité, aussi "fi dèle" que possible, et d'ajuster cette image au fil des "informations" de toutes sortes qui nous proviennent - que cet effort soit vain ou stérile. Au contraire, il y a là une dialectique d'une grande efficacité pour nous mettre en contact avec la réalité et pour la "connaître". Dans la mesure seulement où l'image (lestée, par la nature des choses, d'une inertie propre) reste entièrement inerte, fi gée, devient-elle aussi un obstacle à l'appréhension de la réalité, ou pour mieux dire : un **moyen** effi cace pour taire échec à nos facultés d'appréhension, et pour "évacuer" la connaissance que nous avons bel et bien de la réalité.